

## A la veille de la Révolution Française, un manuscrit témoigne de la présence de la musique dans la vie sociale moldave de l'époque

dr. Vasile TOMESCU

Dans notre livre *Histoire des Relations Musicales entre la France et la Roumanie*, paru en 1973 aux Editions Musicales de l'Union des Compositeurs de Roumanie, nous avons inséré des documents français qui attestent avec éloquence la présence de la musique dans la vie du peuple roumain, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque moderne. Parmi les documents importants, il y en a un conservé à la Bibliothèque de Dijon sous le no. 1546 et intitulé *Voyage du Comte d'Antraigues en Turquie/Lettre datée de Bourlat, 7 juin 1779*. Il a été découvert et traduit en roumain par l'écrivain d'histoire Const. Gane, dans son livre intitulé *La Princesse Alexandrine Ghica et le Comte d'Antraigues* (Bucarest, Ed. „Universul“, 1937). Grâce à l'aimable entremise d'André Ameler, directeur d'orchestre et directeur de l'Ecole Nationale de Musique et d'Art dramatique de Dijon, le fac-similé de ce document (reproduit ci-dessous) se trouve depuis peu entre mes mains.

Né le 26 Décembre 1753 à Montpellier, Louis-Emmanuel-Henri-Alexandre de Launay a fait ses études au Collège d'Harcourt de Paris. Ami de Rousseau et de Mirabeau, orateur de la Constituante, ennemi de Napoléon, émissaire de Louis XVIII, de Launay comte d'Antraigues se décide, sur l'exhortation de Rousseau, d'entreprendre une description de l'Empire Ottoman et dans ce but, le 11 juin 1778, il prend la route de la Turquie. Là, il noue une étroite amitié avec la princesse Alexandrine Ghica, fille de Grégoire Ghica, ancien prince régnant de Moldavie, assassiné par ordre du Sultan en 1777.

En 1779, d'Antraigues se dirige vers Liow (Lemberg) en Pologne, ce qui lui occasionne quelques haltes en Dobroudja et en Moldavie. Les impressions qu'il y cueille — parfois absolument subjectives et dénotant certains préjugés, d'autres fois cependant témoignant de son sens aigu de l'observation — constituent l'objet de lettres adressées à un certain Culili, une de ses relations de Constantinople. Ces lettres — à défaut de l'ample ouvrage demeuré à l'état de projet — offrent de précieux témoignages sur les gens et les moeurs rencontrés dans les contrées roumaines. Le fait que d'Antraigues devint, pendant la Révolution, le mari d'Antoinette-Cécile Clavel, de Saint-Huberty, l'une des é-

toiles de l'Opéra de Paris — et par ailleurs fort appréciée par Gluck — a pu ne pas être sans importance dans son vif intérêt pour la musique ; après une période d'exil vécue ensemble, les deux époux trouveront une mort tragique la 22 juillet 1812.

Nous publions ci-dessous en fac-similé les pages qui contiennent des observations d'intérêt musical, en respectant l'orthographe exact du manuscrit, de même que le texte de la traduction roumaine due à C. Gane (*op. cit.*, pp. 98—99) : certaines différences existent entre les deux, en ce qui concerne les proportions et les détails de la relation. Pour assurer le respect le plus rigoureux de l'authenticité du document français, nous nous sommes interdit toute correction d'orthographe ou d'ordre grammatical.

*Bibliographie* : H. Volchade : *De Launay, comte D'Antraigues, écrivain et agent politique. Sa vie, ses oeuvres*, 1882 ; Edouard de Goncourt : *Madame de Saint-Huberty, d'après sa correspondance et ses papiers de famille*, Paris, Chez G. Charpentier et C-ie, 1885 ; *Prin Moldova de altădată*, dans *Magazin istoric* no. (60), mars. 1972, pp. 38 — 43 et 72.

*Bibliothèque municipale de Dijon Manuscrit 1956 :*

*Voyages du conte d'Antraigues en Turquie, etc. (Lettre datée de Bourlat, 7 juin 1779).*

De B....<sup>1</sup> nous sommes venu à Bourlat où nous sommes, notre route est devenue charmante,, l'aspect du pays a changé, nous avons trouvé des vallons bien frais, bien agréable, coupés par des ruisseaux et couvertes de bosquets, nous avons traversé des forêts délicieuses où les arbres sont assez clairsemés mais où l'on rencontre des vues très pittoresques. Enfin après sept heures nous sommes rendus ici où nous séjournons aujourd'hui. C'est une des villes de la Moldavie elle est située dans un vallon entouré de collines peu élevées et tous entours sont en pâturages. La ville ressemble à un gros village, il y a cependant un..., mais rien de tout cela n'annonce l'aisance. Hier le gouverneur jugea à propos de nous donner un bal, la princesse s'y rendit et nous trouvâmes une vingtaine de jeunes filles qui dansaient en rond au son de deux mauvais violons. A peine remuaient-elles de leur place, elles avaient toutes l'air affligé. On eut dit que c'était une danse funéraire. La princesse

le remarqua et fixa surtout ses regards sur une jeune personne plus jolie que les autres et qui pleurait à la dérobée quand le gouverneur était occupé à nous parler. La princesse chargea le drogman de savoir pourquoi ces filles avaient l'air si affligé et pourquoi celle qu'elle avait remarqué pleurait et dansait tout à la fois. Au bout d'un quart d'heure le drogman rendit compte à la princesse et lui dit que ces pauvres filles étaient désolées, que ce jour était, suivant le rite grec, ce qu'est le mardi gras chez nous, qu'on passait à folâtrer et à se divertir, qu'elles avaient projeté de s'amuser entr'elles avant notre arrivée et qu'en conséquence leur père et leurs parents avaient fait les frais d'une petite fête, mais que dès que nous avons paru, le gouverneur imaginant que la princesse s'amuserait de les voir danser, avait envoyé ordre de venir danser chez lui, qu'il en avait fait mettre trois en prison parce qu'elles ne s'y étaient par rendues sur le champ et qu'il les forcerait à passer leur journée ainsi et à danser malgré elles, et il les avait même menacées de les faire battre ainsi que leur père et mère s'ils avaient porté la moindre plainte à la princesse. Quant à celle qui était plus triste que ses compagnes, la cruauté du gouverneur envers elle était assurée, cette malheureuse avait perdu sa mère la veille et comme elle était jolie, il la forçait à danser les larmes aux yeux et le coeur brisé et déchiré de douleur, imaginez le chagrin que cela nous causa à tous. En vérité l'indignation, la fureur contre l'oppression des ? m'agitait plus encore que je n'étais touché, il faut que des hommes soient bien brutaux pour affliger à pure perte et de sang froid des jeunes beautés ingénues et douces, nées pour le plaisir et pour adoucir le chagrin d'autrui. A l'instant la princesse dit au gouverneur qu'elle le priait de renvoyer les danseuses, qu'elle souffrait d'un mal de tête et qu'elle voulait du repos. On les renvoya sur le champ, nous voulumes avoir l'air de nous informer de ce qu'elles feraient

1) Sur le texte original, avec les corrections d'Antraigues (ms. 1544) on lit (f. 295 v) : „Blini“

et le gouverneur lui-même nous dit puisqu'elles sont inutiles à la princesse, elles iront s'amuser chez elles, il nous dit alors qu'elles avaient une partie de plaisir toute prête. Nous les suivimes, la princesse leur envoya toute force des rafraichissements et un bon souper, elle y fut elle-même quand la danse fut bien animée, le gouverneur y vint aussi et pour complaire à la princesse il avait l'air de s'enquérir de tout ce qui pouvait contribuer aux plaisir de ces jeunes enfans. Celle qui avait perdu sa mère s'était retirée chez elle, la princesse lui envoya à souper et sachant qu'elle était pauvre, elle me dit de lui porter de sa part cent sequins. De sa vie elle n'avait vu autant d'or je lui les donnai ou plutôt les remis à son père en secret, crainte qu'on ne les lui prit, enfin le bal dura jusqu'à minuit, je vous jure que moi qui déteste les bals, qui trouve une grande ressemblance des danses moldaves à la danse des ours, je me plus à ce bal, plus que je ne me plirai de ma vie à ceux de l'Opéra. La gaieté y régnait, ces enfans bénissaient la princesse, ils la regardaient comme une divinité, il leur paraissait si singulier de voir que le rang, la dignité, la puissance furent en ses mains des moyens d'exercer sa bienfaisance, les mères ne pouvaient se lasser de la regarder, elle-même jouissait du plaisir qu'elle procurait à ces infortunées, elle s'applaudissait de leur faire oublier quelques instants leur affreuse misère. Enfin, après leur avoir donné à toutes un petit présent, nous nous retirâmes à notre gîte fort satisfait de notre journée.

Adieu, Mon cher ami, vous instruire de nos plaisirs, c'est en jouir encore car vous les partagerez surtout ceux d'hier au soir, ils sont dignes de la princesse qui en aucune occasion, ne dédaigne le bonheur de bien faire et qui peut mesurer sa vie par des bienfaits.

Adieu, adieu à d'Assoulchi sur les bords du Pruth



